

L'AFFAIRE DES VIVANTS

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

L'AFFAIRE
DES VIVANTS

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-7529-0957-2

PREMIÈRE PARTIE

Le vieux s'est précipité. À peine sa bru délivrée là-haut, à peine entendu la voisine constater « c'est un garçon », à peine le premier cri cueilli sous les solives, voici l'aïeul, plié, broyé par des générations de labeur, jailli dans la bourrasque, négligeant l'hiver tant le jour est solennel, lancé aussi vite que son corps abîmé le lui autorise vers la maison commune, pour déclarer à l'univers fermé sur les huit cents âmes de Saint-Elme que son petit-fils Charlemagne est venu (oui, ce sera *Charlemagne*, avec son cortège de pompe et d'or, ce nom et c'est ainsi!) et qu'il faudra compter désormais avec le dernier-né de la famille Persant plus qu'avec tous ceux qui ont précédé, car il est le premier d'une nouvelle lignée. Aux confins des sentes grasses de neige, entre les haies protectrices, au bout des ruelles encombrées de congères, le vieux arrive au petit jour contre la porte de la maison du père Foissard. Qu'on se lève là-haut, qu'on s'anime à l'appel de ce grand jour. Le maire apparaît, engourdi de sommeil et de vieil amour, n'a pas le cœur à rouspéter, n'a pas le temps non plus : son ami Persant l'entraîne dans le froid tout débraillé, direction la mairie où sont les registres de l'état civil. Catapulté dans le bureau glacé, le maire reprend soudain ses esprits, objecte qu'un enregistrement légal doit être fait par le père et exige la présence de l'enfant. « Je vau**x** bien son père » dit le patriarche,

Foissard en convient : le père passe encore, parce qu'il connaît sa bêtise épaisse, mais pour le reste, garçon ou fille, il doit le vérifier sur pièce, c'est la loi et c'est la loi depuis belle lurette, vieille bourrique. Le grand-père insiste pourtant : « On te l'amènera plus tard, bien au chaud, mais écris donc le nom que je te dis, quoi ! » Le maire soupire, ouvre le registre en bougonnant « mais promets-moi que tantôt, son père m'amène le petit, hein ? et avec deux témoins, dans les règles ! sinon je raye le registre et tout est à refaire, et j'aurai des problèmes, moi ». Il lève la plume mouillée d'encre et la suspend au-dessus du registre « Et ce nom, donc ? » Charlemagne. Une lubie sénile, que les père et mère auront beau contester, rien à faire, le premier nom déposé, et terminé. On rugira, le maire haussera les épaules, on engueulera le vieillard, et puis on se dira après tout, ça vaut les Joseph et les Bernard, les saints dont la protection est tellement aléatoire, on en fera un conte, des disputes certains soirs et de la pâte à quotidien, pour finir.

Le grand-père est mort douze ans plus tard, souriant au souvenir de sa seule belle blague faite au destin. Il a tracé la vie d'un Persant, il lui a désigné le chemin, lui a dit tu es unique, tu verras, ton nom te dira quoi faire, ton nom fera de toi un roi, un maître, on t'élèvera, sans même comprendre pourquoi, on t'élèvera comme un prince, on pardonnera tes caprices, on t'obéira, tu prendras l'habitude d'être obéi, on te donnera les meilleurs morceaux, on prendra soin de toi, on te confiera ce qu'il faut connaître de l'ordre intime des choses, on t'expliquera le monde, les hommes, on t'en dira plus qu'aux Paul et aux Michel. Parce que tu es Charlemagne.

Il y eut bien quelques années difficiles pour le petit, trop petit, trop pauvre, trop rougeaud pour cette majesté, et dans la cour d'école, abreuvé de sarcasmes, banderillé de quolibets jour après jour, Charlemagne fermait ses joues sanguines sur une colère impuissante. Le seul qu'on appelait par son curieux prénom, alors que tous les autres échangeaient leurs patronymes, dans la cour. On aurait pu croire que le grand-père s'était fourvoyé et les parents maudissaient la fantaisie qui valait à leur gamin de rentrer le visage tuméfié et les

blouses décousues. Tandis que la mère pensait ou rapiécçait en maugréant, l'enfant ruminait une pensée unique par laquelle il se voyait vêtu de pourpre et d'hermine, couronné d'or, obligeant ses bourreaux à s'agenouiller devant lui.

Dès qu'il est capable de porter quelque chose et d'accompagner la mère au marché, Charlemagne est installé, dès six heures, sur la place à côté d'elle. La légende familiale lui donnera six ans à ce moment, la légende familiale est excessive, mais s'il a plus de six ans, en tout cas, il n'en a pas dix. Immédiatement, il imagine de disposer de petits morceaux de fromage dans une assiette, et la porte sous le nez des bourgeois, avec une assurance étonnante. « Monsieur, monsieur, goûtez voir le fromage de ma mère ! » ; « Madame, madame, c'est pour vous, un petit morceau de fromage pour commencer la journée. » On s'esclaffe, on complimente, on rabroue parfois, mais on se dirige bon gré mal gré vers l'étal de la fermière. La mère Persant vendait correctement ses fromages et son beurre préparés chaque dimanche, mais elle a bien vu que ce jour tout est parti en trois fois moins de temps que d'habitude. Le dimanche suivant, le père vient avec eux, ils ont préparé autant de pièces qu'ils pouvaient en emporter. Charlemagne recommence son petit manège très au point, et tout est vendu. Dans Saint-Elme, on commence à parler autrement du petit Charlemagne.

Intelligent, sans conteste, bon en calcul et en géométrie, pas mauvais en histoire, irrégulier en expression française, mais ses dictées sont toujours excellentes, Charlemagne reçoit l'affection de M. Rouvillon, son maître d'école, qui le défend contre l'ironie des autres garçons, « faites-en autant, au lieu de vous moquer » ; l'affection de l'instituteur n'est pas le meilleur moyen de gagner la popularité, et Charlemagne doit encore ronger son frein, mais il brille déjà, on lui fait confiance, on lui donne des responsabilités, il agace mais contrôle, sans préention jamais, modeste, sûr de lui, raillé de moins en moins. Et puis il grandit. Les travaux des champs, les travaux durs, sa responsabilité d'aîné toujours le premier à la tâche, toujours

le plus dur à la peine, commencent à sculpter ce colosse, ses épaules s'élargissent, ses mains d'enfant deviennent épaisses, ses yeux affrontent les bêtes et les orages, on retient sa verve face à lui, on se trouble face à son regard de silex. Il sait cogner si l'on se croit trop de force et n'a pas trouvé d'égal à ce jour. À peine confirmé à l'église, il est déjà réputé pour son autorité et son sérieux; dans le village, son prénom ne fait plus rire; on en devine enfin le caractère prémonitoire.

Charlemagne est le seul enfant de la classe commune capable de poursuivre ses études. Son instituteur part convaincre ses parents. Ils sont pauvres, combien cela va-t-il coûter? M. Rouvillon argumente, évalue, il a mal préparé son affaire, sûr que sa proposition ne se refuse pas, mais la réponse tombe : impossible. De son côté, le curé a fait la même démarche. Le séminaire et tout sera dit, on l'entrevoit prêtre bien sûr, mais pourquoi pas secrétaire d'un cardinal ou d'un archevêque, riche, puissant et respecté? Ce ne sera ni l'un ni l'autre; Charlemagne ne peut pas partir. Sans parler des parents frustes et irréfléchis, aucun de ses frères n'a les capacités de Charlemagne, aucun n'a comme lui le génie de la vente, aucun ne s'est rendu indispensable à la survie des autres. On a besoin de lui; il restera. Charlemagne n'a plus ses joues rebondies et l'on pourrait voir, quand il écoute la décision des parents, se contracter les muscles de ses mâchoires.

Charlemagne ne reçut d'affection véritable que de son grand-père paternel, cet homme secret et fin à qui il devait son prénom impérial. Dix ou douze premières années sous sa tutelle lui laissèrent peu de souvenirs, sans doute, mais leur effet se prolongea plus ou moins consciemment tout au long de sa vie. Le vieux têtù, incessamment maudit par sa bru, employait pour parler au petit toutes sortes de superlatifs extraordinaires. Il disait : « Allons mon petit seigneur », « Vois-tu mon prince, mon grand ». Les autres parents hélaient un « Charles » par commodité ; grand-père s'évertuait à prononcer, quelles que soient les circonstances, le prénom en entier, encore assorti d'un épithète plein de louanges, « Charlemagne-qui-sera-roi-un-jour », « Mon petit-fils, le fort Charlemagne, appelé à dominer ». Il lui montrait parfois une gravure cornée, cassante, qu'il avait volé au curé dans ce but. L'estampe était rehaussée de couleurs à l'aquarelle. L'artiste avait représenté l'ancien empereur debout, tenant un bâton dans une main et une boule surmontée d'une croix dans l'autre. Le corps du grand roi disparaissait sous un arrangement compliqué de tissus qui miroitaient comme un flanc de truite. Le visage barbu et brun, sous sa grosse couronne, paraissait au jeune Charlemagne étonnamment quelconque, et le regard étrangement lointain, comme celui du Gilles qui

marchait dans le village toute la journée en émettant de petits rires sans raison. Il devinait aussi, sous le vêtement, une constitution trop débile en regard de la force nécessaire pour diriger un empire. Quoi qu'il eût peu d'idées sur ce qu'était un empire. Certainement le commandement de peuples innombrables, c'était cela qui comptait, et ce commandement réclamait sans doute une haute stature, une large carrure et beaucoup de force pour plier tout ce monde à sa volonté. Ses remarques plongèrent le grand-père dans un silence concentré «de toute façon, il a commandé des armées, c'était l'empereur!» puis, réfléchissant encore, il rangea la gravure dans son coffre avant de lancer : «Si on te pose une couronne sur la tête, ma foi, c'est que t'es le roi. Et on t'obéit. C'est comme ça, costaud ou pas. La couronne, l'obéissance. Le monde marche comme ça, mon grand Charlemagne qui sera couronné un jour.»

Il ne cessait pas, entretenait le gamin d'affaires adultes, partait avec lui par les champs, lui enseignait des milliers de choses. «La ferme, elle est à nous, toute cabossée qu'elle est, n'empêche, c'est aux Persant, et grâce à moi. J'ai mis l'argent de trois générations, et toute ma fortune pour l'acheter, pour préparer ta venue. Voilà un souci de moins, mon prince, mon Charlemagne, les Persant seront leurs propres maîtres, et tu seras le meilleur des Persant»; au détour d'une promenade, à la corne d'un bois, il expliquait : «La forêt ici appartient à des gens de Lyon qui ne viennent jamais, ils payent un gars du coin pour s'en occuper, mais qui ne fait rien. C'est plein d'arbres encroués et de bois mort. Un homme qui pourrait l'acheter, avec tous ces feuillards drus et ces vieux sujets, un homme fort qui travaille sans rechigner, il doublerait sa mise, je te le dis»; au soir d'une bonne pêche : «Vois ces écrevisses, mon grand Charlemagne, futur seigneur, on va les vendre sur le marché de la ville. En attendant, on les laisse là, dans la nasse, à l'eau. On les apporte tout frais, demain, à Mérides. C'est loin, mais ça vaut la peine. Et pas aux bourgeois, mais aux restaurants qui paient un bon prix. Tu vas voir. Et je te donnerai tout, mon prince; demain, tu seras plus riche que

ton père»; «Quand tu prendras la main, dès que tu pourras, ajoute des moutons, des chèvres, élève des bêtes différentes, et un jour, un jour, débrouille-toi pour grossir, ajoute au lait de la ferme le lait des fermes alentour – le meilleur, laisse les autres; à ta viande ajoute celle des fermes des environs, la meilleure, toujours; meilleur, plus gros, plus grand, on est plus fort. Ton père veut pas comprendre ça, il *peut* pas comprendre; mais toi, mon Charlemagne, seigneur en tout un jour prochain, tu comprends, je suis sûr. Tu m'entends, hein? Plus grand, plus gros, plus fort»; «Ne fais pas confiance aux autres, méfie-toi tout le temps. Mais fais ton généreux, donne de l'argent avec mesure, prête avec un faible intérêt, meilleur que celui des banques, qu'on te reste attaché, mais avec de la reconnaissance en arrière-pensée, parce que tu as aidé. Verse à boire, souvent, mais ne bois pas, ou fais semblant. Ne fais pas comme ton père, ne sois jamais ivre»; «Pour les femmes, fais attention, sois sûr de choisir, toi, et qu'on ne t'a pas choisi. Choisis la plus belle que tu puisses trouver, et prends-la riche, aussi. Et comme pour les autres, sois généreux, fais-en une reine digne de toi. Elle mettra les autres à ton service, aussi sûrement que ton argent.»

Il serait extraordinaire que l'enfant ait retenu ces conseils, mais ils durent inscrire dans la matière malléable de son cerveau quelque trace. Ou plus sûrement, la constante admiration du vieux pour le gamin, son insistance à lui désigner la réussite comme un horizon naturel, produisirent-elles une âme confortée dans les certitudes, pugnace et sans remords, car dans sa vie d'adulte Charlemagne s'employa à appliquer les préceptes de son grand-père disparu et à les appliquer tous. Il pensait d'ailleurs rarement au vieux, pas par dédain ou reniement, mais il ne lui semblait pas que ses années d'apprentissage libre aux côtés de son grand-père fussent si importantes. La mémoire de Charlemagne ne s'encomrait pas de nostalgie ni de reconnaissance.

Alma sort de sa chambre d'adolescente. Malgré le manifeste épanouissement de sa chair, ses parents – sa mère surtout – et toute la société qui gravite autour d'eux, ont stratégiquement, méthodiquement, nié l'évidence de sa mutation et ont tenté de conserver Alma dans un corps et un esprit de fillette. Ils sont parvenus, à force de lectures édifiantes, de conseils hygiéniques et d'anathèmes religieux, à faire d'Alma une oie blanche, pour la satisfaction émue de toute la société. La famille, les voisins, les clients de son père, les passants, les voyageurs, la maréchaussée et le clergé, les gens qui ne la connaissent pas mais en ont entendu parler, et tous les sympathisants anonymes, sont satisfaits de savoir qu'Alma est une jeune fille comme il faut. Consciente des enjeux qui pèsent sur elle, des regards sourcilleux posés sur ses toilettes, ses manières, ses mots, sa marche, son teint et sa façon de manger, Alma vit pourtant heureuse entre les butées de son carcan. C'est une sorte de miracle, maintenu pendant des années grâce au pouvoir de ses rêveries, depuis que, allongée sur la dernière marche en haut de l'escalier domestique, menton posé sur ses paumes accolées, ou plus tard, assise derrière le comptoir, elle s'abîmait dans l'observation de la boutique familiale. Alma a grandi au spectacle du vertigineux empilement des rouleaux de tissu. Elle

connaît le coton venu d'Amérique, le lin blanc dont on fait les draps pour les trousseaux, la laine écrue, la laine violette qui se prête à tous les usages, de la tapisserie de meubles à l'entoilage des espadrilles, le chanvre de la région, la fameuse toile de chanvre épaisse, extraordinairement serrée et parfaitement imperméable, dont M. Feigne s'est pratiquement assuré l'exclusivité soixante kilomètres à la ronde, les soies de Lyon, les soies noires à la mode, le coton de soie, l'indienne et le vichy de Roanne, les rubans de Saint-Étienne brillants comme des cerises, avec toutes les gammes de la passementerie, les rouleaux de dentelles aux fuseaux ou au crochet du Velay, les broderies, la toile bleue des chemises ouvrières ou paysannes, bleue de l'indigo que le soleil et la sueur pastelisent, pour le grand bonheur de certain peintre, la toile solide dont on fait les guêtres, le kilim de Turquie avec ses modestes dessins de tulipes, le cachemire dont on fait les grands châles ou les *visites*, le velours prune d'Italie, la moire, la mousseline, le tulle, le taffetas, l'écoissais, la cretonne, la batiste ou le calicot, la singalette, le crêpe, la flanelle ou le pilou, et pendus aux fausses colonnes les glands et les franges amoncelés en grappes dorées, assez nombreux pour encourter dix appartements, et accroché à cet amoncellement le perpétuel frémissement des étiquettes, débordant par centaines des étagères, ébouriffées comme des ramures à chaque ouverture de porte. Ce foisonnement était offert aux méditations d'Alma, à sa fascination docile.

Surtout l'émerveillait la variété des types humains qui entraient. Elle aimait deviner les êtres à travers leur opacité. Dans un échange de regards entre époux, le degré de leur passion ; dans la promenade lasse d'une ouvrière entre les rouleaux de dentelles, ce qui occupait ses rêveries ; dans la voix ferme d'une matrone, quelles libéralités elle s'autorisait une fois rentrée chez elle. Alma exerçait ses talents supposés de ce qu'on nommerait bientôt la télépathie, constamment. Aucun autre vagabondage de l'esprit n'aurait pu lui être consenti. Elle se contentait de celui-ci, l'ayant mené, par l'exercice, aussi loin que possible. La seule limite qu'elle

s'était imposée inconsciemment était l'analyse des relations de son père et de sa mère. Cela viendrait, avec l'abandon de ses pudeurs d'enfant. Abandon tardif, comme on l'aura deviné.

Charlemagne ne fut pas toujours haïssable, mais il avait toujours été craint; d'abord pour sa force physique qui inspirait les simples et les échetiers – car on rapportait avec admiration ses exploits dans les comices annuels, où il avait surpassé tel hercule dans la torsion de barres ou le soulèvement d'haltères – mais aussi pour son charisme, son autorité, sa malice. On le savait doué pour les affaires, matois, tenace, il ajoutait à cette nature une diplomatie chaleureuse et une générosité calculée, il savait investir dans les coups à boire et les bons repas, ayant compris que force cadeaux et mâles accolades sont rentables à long terme. Jeune homme, aîné des quatre fils d'un couple de paysans timorés dont il n'avait hérité aucun trait, il avait acquis bientôt une réputation d'entrepreneur à qui rien ne saurait résister, et qui ferait son chemin, c'était entendu, hors des frontières de son village natal. Nourri de cet espoir par procuration, Charlemagne s'en serait peut-être détourné, car il était plus prudent qu'on croyait, mais, comme pour tant d'autres, la guerre précipita les événements et l'entraîna vers son avenir.

Charlemagne venait d'avoir vingt ans. La République proclamée demandait un nouvel effort aux citoyens. Napoléon III était allé chercher la mort à Sedan et n'avait trouvé qu'une honteuse capture. Le décret du 14 octobre mobilisait les célibataires de son âge et les veufs sans enfants, jusqu'à quarante ans. En quatre mois, après Sedan, le pays qui n'avait plus d'armée réussit à organiser la mise en marche d'un million d'hommes. La guerre était dans l'ordre des choses : chaque génération en avait connu une; à l'exemple de ses aïeux, Charlemagne fit ses bagages, pansa les bêtes comme à son habitude, et prit le chemin de Mérides avant l'aube, tandis que la ferme sommeillait encore. Il partit, le cœur sans inquiétude, pas plus remué que s'il s'agissait d'aller abattre

des chênes. La guerre était un contretemps dans la marche du labeur, un détour vaguement mystérieux, juste ennuyeux car ne rapportant rien. Il fallait espérer qu'elle ne dure pas, et qu'on serait rentré pour la prochaine estive.

La lecture des feuilletons romanesques avait préparé Alma Feigne à l'avènement d'un coup de foudre et à l'apparition d'un homme providentiel, complice et maître d'une vie. À seize ans, elle avait cru le trouver plusieurs fois ; on l'avait détrompée. Quand l'officier Pajaud avait paru dans le magasin de tissus de son père, Alma s'était détournée, tant la beauté du jeune homme l'avait d'abord littéralement suffoquée. La main sur le cœur, enivrée, elle avait fermé les yeux comme pour retenir la vision de cette silhouette fine mais large d'épaules, cette figure nerveuse à la peau claire, cette allure aristocrate de cavalier surgi de l'horizon ; mais l'étourdissement s'était accru à l'écoute du timbre sensuel de sa voix, sa manière de découper les mots en syllabes nettes, et son phrasé dont l'élégance et la distinction semblaient l'incarnation de ses rêveries littéraires. Éperdue, conquise déjà, prête à toutes les traversées, elle avait rouvert les yeux, était revenue à sa fascination. Le jeune officier était là, calme, menton levé, les gants blancs et le képi délicatement retenus par la main gauche, tandis que la droite désignait et organisait. L'ayant remarquée, délaissant le patron qui s'affairait, l'aspirant Joseph-Antoine Pajaud s'approcha de la jeune fille.

Alma arrangea une mèche, respira fort dans l'espoir de

stimuler sa courte poitrine, et resta paralysée devant l'officier. De l'échange qui suivit, elle ne retint rien d'intelligible mais une intonation, un nuage de sensations toutes douces et fiévreuses. Il lui avait tendu la main le premier, et avec la volonté manifeste de prendre la sienne, contre l'usage. Elle en était restée plusieurs secondes délicieusement offusquée, comme si cette gaillardise était une sorte de distinction tournée vers elle. Elle s'assura que son père ne les observait pas et souleva, avec une lenteur de danseuse, sa main droite, sans pour autant approcher celle du militaire. Pajaud avait dû s'en saisir pour la saluer, cassé en deux, buste raide et jambes accolées, et lui avait adressé un compliment auquel elle avait répondu en riant stupidement, les yeux écarquillés et les dents découvertes, comme une paysanne (Alma rougira longtemps du souvenir de cet abandon vulgaire). La main du soldat avait retenu la sienne, une seconde de trop, juste assez pour laisser croire une maladresse, juste assez pour laisser lire son insistance. Il avait dit être en garnison dans la ville pour quelques jours, la mobilisation était massive, on serait bientôt assez nombreux ici pour rejoindre l'armée de l'Est ou l'armée de la Loire, le temps de la revanche avait sonné. On se rassemblait partout dans le pays à l'appel de Gambetta, en attendant d'aller « fesser les Prussiens », ou quelque image de cet ordre, il aurait donc le plaisir de la revoir demain, ou après-demain, si son devoir de soldat le permettait.

Dans l'éblouissement entièrement organisé autour de la figure de l'officier, Alma n'avait pas d'abord remarqué le colosse en uniforme qui, d'un mouvement, avait soulevé le lot de toile pliée, des dizaines de mètres de chanvre épais, d'une solidité à toute épreuve et qui protégerait les gradés des intempéries de novembre. Personne ne crut important de présenter Charlemagne. Ici, il n'était qu'un grand costaud, dont la force était bien utile. Il patientait devant la porte, sa pile formidable devant lui élevée jusqu'aux sourcils, et Alma, pourtant tout à sa stratégie de défense passive, le prit en pitié. « On vous attend », eut-elle le courage de dire à son galant. Pajaud soupira, sourit, s'inclina pour saluer, glissa avec un

accent de souffrance : « Je reviens demain. Vous serez là ? » et, sans attendre de réponse, se retourna dans un mouvement de félin, et sortit menton relevé.

Joseph-Antoine Pajaud était un fieffé coquin, c'est moi qui vous le dis et vous pouvez me croire : je l'ai fabriqué dans ce seul but. Un fieffé coquin donc, un de ces gredins qui ne manœuvrent dans les provinces que dans l'espoir de trousser du cotillon et dégrafer des *poufs*, malgré la situation critique de la Nation. Un sacré coureur, disaient, admiratifs, ses camarades de chambrée, chaque fois qu'ils lui demandaient l'état de ses amours du moment et que Pajaud les renseignait, pas bégueule, sur ses conquêtes hebdomadaires. Dans sa famille, on avait longtemps cru à la légende que Joseph-Antoine s'était construite, d'un jeune homme beau mais profond, tournant le dos aux facilités que son aimable aspect aurait pu lui offrir, pour s'évertuer par l'exercice militaire. Il n'en était rien, et sa nature sensuelle et perverse avait perçu, dans les allusions paillardes de tout discours martial, la permissivité des états-majors pour le viol, l'assentiment souriant des chefs de guerre pour la débauche. C'était encouragé dans les territoires ennemis ; sur le territoire national, il fallait seulement être discret. Là, l'uniforme d'officier rendait bien des services, désarmait les préventions, ouvrait les portes des chambres, les seuils des fermes isolées, ajoutait une allure et un sérieux à sa gueule d'ange patricien. Il devait bien à la guerre quelques combats, et ne rechignait pas il faut l'admettre, bataillait

ferme, était capable de courage, même d'un certain panache et parfois de cruauté. Une curieuse nature, enfin tout en corps et en sang, un esprit au service des sensations, goûtant par la souffrance ou le plaisir de l'infliger, deux manières égales d'exacerber le sentiment de vivre.

Le regard jeté à Alma lors de son passage près de Mérives équivalait à ces lignes posées le soir dans la rivière, à tout hasard, qu'on relèvera peut-être le lendemain. Mais le lendemain, Antoine avait oublié Alma, ou sinon oubliée certainement remise pour une autre fois, pour une autre occasion, en cas de pêche infructueuse par ailleurs. De toute manière, il préférait les paysannes délaissées, les veuves et les matrones respectables mais seules; des proies sans recours. Antoine n'aimait pas les complications. Je vous l'ai dit : un fieffé coquin.

Charlemagne, lui, n'avait pas oublié Alma. Son grand corps terrien s'était révolté au spectacle de son supérieur minaudant pour séduire la jeune fille, dans le magasin. Bon sang, c'était quelque chose, ce bouleversement ! Une révélation pour le jeune paysan, cette mobilisation de tout son corps dans un sentiment pratiquement inédit (ou peut-être vaguement goûté, une fois, devant une gravure représentant *La Vérité*, le sein découvert). Cela devait avoir de l'importance, un tel remue-ménage dans toute la carcasse, du cœur jusques aux mains, un tel ravissement, cette douceur émolliente. Charlemagne avait même compris qu'il lui manquait les mots. Il était encore vierge malgré ses vingt-deux ans, parce qu'abîmé depuis toujours dans le travail, peu amène avec les autres sauf dans les affaires, surtout évitant de fréquenter les plus hardis qui l'auraient instruit et emmené à la ville pour en faire un homme complet, selon leurs critères. Mais il y avait eu ce jour-là, dans son indignation à voir cette jeune fille accostée par un bellâtre, une dimension indescriptible – plus élevée que la soif de chair, qu'il pouvait concevoir entièrement –, une impression que ses poings fermés savaient mieux traduire que sa langue impuissante.

Alma, de son côté, restait concentrée sur son propre cataclysme, d'autant plus éprouvant que le lendemain de leur rencontre le bel officier ne reparut pas, ni le jour suivant. Elle apprit que les troupes partaient enfin, pour gagner le Nord ou l'Est, personne ne savait vraiment, secret militaire, et crut avoir l'explication de l'absence de son chevalier. Elle en fut à la fois désespérée et reconnaissante. Son idéal trouvait dans cet obstacle un type littéraire des plus significatifs, initial, annonciateur d'amours contrariées, de baisers par-dessus les montagnes, d'embrassades épistolaires enfiévrées, tels que les mélodrames de Ducange ou Bouchardy lui en présentaient à l'envi. Elle se sentit soudain une de ces héroïnes meurtries mais fières, fidèles dans l'adversité, convaincues d'un amour éternel dès le premier regard ; amour qui ne serait digne d'accomplissement qu'au terme de plusieurs années passées dans une admirable attente. Elle se disait tout cela, le feu aux joues et les mains tremblantes tandis que son père la rappelait à l'ordre pour finir l'inventaire, lorsque lui revint ce détail, qu'elle ne connaissait même pas le nom du grand amour de sa vie. Elle se prépara à employer beaucoup de ruse et de patience pour l'obtenir de son père sans attirer les soupçons, et puis elle ouvrit avec un air détaché le tiroir où étaient rangés les commandes et les crédits. Le nom de l'officier figurait effectivement sur le billet à ordre grâce auquel il avait réquisitionné la toile imperméable. *Joseph-Antoine Pajaud, aspirant dans la deuxième division du sixième corps de l'armée de la Loire*, celle qui a rejoint l'armée de l'Est lui a-t-on dit, sous les ordres du général Chanzy. À présent, Alma brûlait que s'achève cet inventaire, avec les lamentations de son père sur « tout ce matériel » qui ne serait jamais payé, additionnées des reproches de sa mère : « Mon pauvre Amédée, tu n'aurais jamais dû céder. – Mais c'est l'armée française tout de même ! » transpirait le père sans croire à ce qu'il disait.

Alma prétextait des lettres à écrire à ses amies et s'éclipsa dans sa chambre, pour vite appliquer sur le secrétaire le beau papier bleuté qu'une amie lui avait offert et coucha sur lui, se répandit, avoua son amour pour le bel officier. Elle découvrait

les délices de l'épanchement le plus leste, l'impudeur livrée, se réjouissait de son ardeur de femme, de sa verve, de son aplomb. «Vous ne m'avez vue qu'un instant, écrivait-elle, assez pour que vous reconnaissiez en moi celle qui saurait vous aimer, assez pour que nous soyons convaincus l'un et l'autre de la passion qui nous anime, mais insuffisamment encore pour savoir de nous ce lien intime où l'on s'anéantit, plus fort parfois que celui des âmes. Ô comme je me sens femme près de vous, femme déjà», etc., etc. Et puis, médusée par sa propre indécence, elle déchira la lettre. Ce n'était pas convenable. Elle n'était pas une malade perverse en manque, tout de même. Un peu de retenue. Elle relut pourtant sa prose, prose désarticulée par la honte, s'empourpra à l'évocation de certains mots qui lui avaient échappés, comme «gorge», «passion», «fièvre», «extase», éprouva d'ailleurs soudainement une sensation de chaleur, comme si une vapeur moite montait de son corps et embrumait son visage. Elle dut s'allonger un moment et, le cœur battant, parachever l'onde de désir qui venait de l'ébranler. De tels manquements aux interdits embarrassés de sa mère, méticuleuse lectrice du docteur Tissot et prosélyte de sainte Philomène, ne doivent pas étonner. Par eux, notre Alma rejoint ces figures universelles qui relativisent la capacité de la morale à s'imposer au niveau de l'intime, dernier espace de liberté.

Pour la première fois, Charlemagne maudit son grand corps, sa vaste poitrine derrière laquelle certains se réfugient naïvement, il le sait, le comprend sans se retourner. Aiguillonnés par leur officier, les soldats avancent sur des chaumes à l'abandon, éclatants de neige. Charlemagne a beau se plier, descendre ses épaules vers la terre, il est toujours trop grand, une cible facile. Le groupe auquel il appartient, une vingtaine d'hommes choisis par le lieutenant Delorme, fait d'un trait deux cents mètres sans accroc. L'objectif est un groupe d'artillerie lourde qui, depuis une hauteur, canonne les lignes vers Rougemont, à grands coups de gueule. Le poste est sûrement défendu par un peu d'infanterie enterrée plus loin mais dont on ne sait rien pour l'instant : aucun coup de feu, pas une tête qui dépasse des ondulations blanches et brunes du champ étoilé d'impacts.

Les cœurs sont oppressés, on n'entend que des souffles raccourcis et les godillots ferrés qui arpentent la terre froide. Là-bas, adossées à un vaste écran de fumée, les silhouettes des artilleurs s'affairent autour d'un grand canon d'acier, le nourrissent par la culasse – une trouvaille ce système –, enfournent prestement un obus et tirent ; cela va très vite, les équipes se relaient sans cesse depuis la veille, le rythme est infernal, le grondement est continu, les scories éclaboussent

leur cuivre sur la terre brûlée, il y a une courte pause, et le coup suivant tonne, libérant sa fumée et ses braises. Tandis qu'aux limites des bois et de la ville – là où les Français ont établi des tranchées – un chapelet de crépitements percute le sol, les Allemands ont déjà engagé un nouveau projectile. Tout à coup, Charlemagne jette son grand corps au milieu des pailles, sans réflexion, par instinct, ses camarades l'imitent, y compris le lieutenant qui n'a pas lancé d'ordre en ce sens, mais ils savent bien que, cette fois, la distance est trop courte, inévitablement on va leur tirer dessus, ils sont à portée et en effet, à peine couchés, le feu commence – pas les obus, qui passent largement au-dessus d'eux, cibles négligeables – mais des balles, tirées au jugé depuis une tranchée invisible, devant. Les impacts se perdent loin de leurs rangs, le lieutenant se relève deux ou trois fois, pour évaluer la distance, il râle, faudrait charger, mais trop risqué, et puis l'objectif est ce canon. Il commande de faire feu sur les artilleurs, et chacun, soudain calmé par la présence possible de la mort toujours plus fréquentable que le supplice de l'attente, s'allonge, se cale et aligne dans la mire du chassepot les formes qui s'agitent dans la fumée. Les tirs de la troupe sont économes et précis, les silhouettes au loin s'abattent d'un coup, le canon se tait une fois, il y a un long temps d'hésitation, puis de nouveaux servants apparaissent timidement. Charlemagne est comme à l'exercice, il prend sa respiration, néglige les coups adverses qui, de toute façon, fusent au hasard sans les toucher, et appuie sur la gâchette sans remords et sans joie. Des hommes tombent, là-bas.

Après un temps, tout de même, ça commence à chauffer, les rafales venues de la tranchée se rapprochent, les impacts sont plus nombreux, les mottes de terre explosent à dix pas, à cinq pas, l'officier commande une réplique, on tire au ras du sol à présent, approximativement en direction des fumets blancs que les *Dreyse* font jaillir de la tranchée, les feux se concentrent de part et d'autre; dans ce duel, les balles font des lignes croisées qui se disputent et aboient. Impossible de se protéger bien et de correctement viser l'unité d'artillerie,

on essaie pourtant ; Charlemagne, concentré, pense avoir abattu une silhouette qui disparaît à la crête de la colline, mais est aussitôt remplacée, les chassepots se relaient dans un feu roulant, tout est noyé de fumée âcre, on ne distingue plus rien, on tire c'est grotesque, vers la tranchée, vers le canon, le lieutenant alterne les ordres, on s'engueule, on ne comprend plus, ça mitraille, ça pète, ça explose entre eux cette fois, entre leurs corps allongés, un homme hurle, il est blessé, un autre s'effondre, face dans la neige, on réplique par des salves enragées, les canons des fusils brûlent, les tonnerres s'enraient, les munitions vont manquer, le lieutenant donne l'ordre de battre en retraite, la gueule noire là-haut est muselée, les artilleurs se méfient, se courbent, hésitent, la canonnade a été suspendue grâce à l'attaque, un peu de répit pour les gars en contrebas, pas trop de pertes dans le groupe, c'est une petite victoire, on se replie.

Ce sera la seule bataille victorieuse de Charlemagne. Le reste des manœuvres auxquelles il participa fut une longue série de fuites, de débâcles et de retraites. Son régiment parcourut des kilomètres à pied jusqu'à être enfourné avec d'autres dans des trains, pour décamper plus vite encore. Là, il découvrit des corps d'armée encore plus mal lotis que le sien. Certains avaient été mobilisés sans qu'on puisse leur fournir de fusils. Quand ils en reçurent, achetés aux Américains qui se débarrassaient des surplus de la guerre de Sécession, il était temps de songer à l'armistice. Ces misères ne révoltaient pas Charlemagne. Contrairement à l'exaspération de ses camarades, il éprouvait une impatience à en finir. Retourner à la ferme et à ses affaires lui importait plus que tout. Le reste était le monde des rêveurs et des exaltés.

Quelques mois plus tard, le gouvernement provisoire capitulait. Fin mars, Charlemagne rentrait dans ses terres, sans autre souvenir dans son baluchon que celui du visage d'Alma qu'il lui tardait de retrouver.

Lorsqu'il revint à Mérides peu après l'armistice, dans le magasin d'Amédée Feigne, négociant en tissu, Charlemagne espérait revoir Alma. Sa pensée accoutumée aux stratégies du maquignonnage lui avait fait supposer qu'il ne suffirait pas d'entrer et de donner des gages pour toper avec le père. Il savait qu'il faudrait ruser, convaincre, patienter. Et, s'il avait été troublé par la joliesse de la jeune fille, il avait pris le temps de se renseigner sur la fortune de ses parents. Presque voisin – la petite ville de Mérides était à une vingtaine de kilomètres de son village natal – Charlemagne fut assez rapidement au fait de la situation des Feigne-Lebreton. Malgré les affirmations du père, les rares réquisitions de l'année 1871 (effectivement impayées) n'avaient pas écorché le capital de l'entreprise; mais cela permettait d'apitoyer les visiteurs, de négocier des délais et des retards de paiement aux fournisseurs, surtout de refuser des crédits aux clients. Charlemagne vint d'abord passer commande de toile à tapisser, pour un meuble. Il évoqua innocemment son passage ici, quand il était soldat, et le plaisir qu'il avait eu à voir un magasin aussi bien tenu, étant lui-même dans le commerce. Le père Feigne sourit sans s'attarder sur ce détail et prit la commande. Charlemagne salua poliment et sortit sur un dernier coup d'œil, déçu de n'avoir pas revu la jeune fille de ses pensées.

La guerre, les voyages qu'elle avait imposés, des rencontres avec d'autres hommes, d'autres pratiques, bref : une ouverture au monde, avait inspiré au jeune terrien toute une gamme d'activités nouvelles, plus lucratives que l'élevage des laitières, la vente des veaux et le commerce des œufs de poule et du beurre. Il était revenu au pays, mûrissant son projet pendant des kilomètres de rails et de chemins poussiéreux, avait posé ses sacs, fait le tour des terres, et immédiatement instruit ses frères des nouvelles orientations des affaires familiales. Il leur cacha seulement son projet de mariage au plus tôt avec une fille de la ville.

Pendant son absence, certains n'avaient pu s'empêcher d'espérer qu'un boulet prussien emporte l'aîné, et on avait mégoté à ses frères ce qu'on ne refusait pas à Charlemagne, durement parfois, et dans des cas injustifiables. Tout le travail accompli par « le Grand », comme on l'appelait à Saint-Elme, avait été menacé. Le découpage des terres achetées trois ans plus tôt était contesté, le vin et la farine étaient devenus plus chers pour les Persant parce que la ferme était plus loin ; on discutait la qualité de la viande ou du beurre, on oubliait de payer. Mais Charlemagne reparut, et les grincheux recouvrèrent leur affabilité. On l'accueillait avec de larges sourires, on s'amendait, on avançait ses désirs. Mille petites contrariétés s'aplanirent, les mauvais payeurs, les profiteurs dénoncés par ses frères, eurent la surprise de voir s'inviter chez eux un Charlemagne jovial, chaleureux, plusieurs bouteilles à la main, pour « s'arranger ». C'était une manière subtile d'humiliation pour les débiteurs, obligés de trouver bien des qualités à celui qui, après plusieurs verres échangés et des anecdotes plaisantes sur les ulhans, faisait les comptes et réclamait, finalement et inéluctablement, son dû. On payait, un sourire crispé aux lèvres, riant jaune à une dernière plaisanterie et même, on s'excusait pour le dérangement et le malentendu.

En quelques semaines, tout fut rétabli, les limites du domaine ne furent plus contestées, le travail reprit. Féroce, rancunier mais patient, Charlemagne ne lâcha plus ceux qui

avaient tenté de profiter de son absence. Toujours plaisant et bon bougre, il passait chaque semaine chez tous ceux que sa gentillesse inespérée avait désarmés dans un premier temps. Soulagés de n'avoir pas eu à essuyer une des formidables colères du Grand, voire quelques coups de poing car il en était capable, ils avaient stupidement relâché leur méfiance. Charlemagne arrosa tout ce beau monde de vin et de bonnes paroles, les mit, au détour d'une phrase ou d'une allusion, dans la confiance de ses projets. Non seulement il ne leur en voulait pas, mais encore, il les estimait, avait reconnu en eux les villageois les plus adroits, les plus subtils, ceux qu'il ne pouvait négliger s'il voulait augmenter son affaire. Il leur arracha des crédits dans des conditions absolument uniques, sans plus de garantie qu'une lourde tape sur le dos, il choisit des terres en jachère, correctes mais enhachées de façon compliquée avec celles des autres, lointaines pour son usage, et les vendit au prix fort ou les échangea avec de plus proches et mitoyennes, dans une vision prémonitoire de remembrement. Aucun n'était idiot pourtant; une fois passée la bourrasque, quand le colosse avait désencombré leur boutique ou leur cuisine, quand sa voix forte avait cessé de rugir et de répercuter ses rires à leurs oreilles et qu'eux s'en retournaient, étourdis, vagues, à leur besogne, ils savaient bien que Charlemagne les avait engueusés, ils savaient bien, et restaient abasourdis par leur propre lâcheté, leur complaisance honteuse, mais après tout, se disaient-ils, cet argent est placé, l'affaire est bonne, le gaillard est un forcené du travail, tout est bien. Il leur fallait quand même soulager leur frustration sur leur femme ou une bête de somme trop lente, enfin quelque chose, et puis le soir tombait.

Dans le même temps, Charlemagne aménagea le rez-de-chaussée d'une maison qui formait l'angle de la place de Saint-Elme avec la rue principale; c'était la maison de Jean-Baptiste Ledoux, un parent du côté de sa mère. Il renoua le contact presque rompu par l'addition des lassitudes et des petites omissions qui s'exercent parfois dans les rapports dépourvus d'intérêt financier. Il le fréquenta souvent, le flatta, l'emmena

sur ses nouvelles terres pour lui montrer l'avenir radieux de la famille, et le convainquit de laisser son travail de sabotier, pour s'occuper à vendre les produits de la ferme ainsi que des babioles achetées par correspondance, des gravures de bonne qualité, des journaux de mode, de l'indienne et des rubans, et des faïences Labarre, achetées en gros sur le port, imitant de beaux choux vert foncé, très appréciées dans les maisons de campagne des bourgeois, et dont il avait découvert un jour l'affolant bénéfice que leur commerce autorisait. La boutique n'avait pas grande allure, mais certains jours de marché on s'y bousculait pour admirer des chinoiseries, en même temps que, tiens, on prenait le dernier numéro de *L'Art de la mode* et une livre de beurre ou un fromage. Ce curieux mélange était du goût des villageois de Saint-Elme et des environs, avec son aspect pratique. L'installation et la mise en route furent l'affaire de quelques mois. Charlemagne enchaîna avec les travaux agricoles de l'été et put faire l'acquisition d'un terrain de peu de valeur, à la limite de Mérides, sur la route de Lyon. Il avait accompli tout cela sans toucher aux fonds arrachés aux mauvais payeurs de naguère. Alors, il prit rendez-vous dans une banque. C'était la première fois depuis l'aube des temps, qu'un Persant irait convaincre un banquier de lui prêter de l'argent. Du fond de l'abîme, l'âme du grand-père s'autorisa un sourire.

Jean-Baptiste Ledoux avait d'abord considéré Charlemagne avec méfiance – il connaissait la réputation du bonhomme. Il entendait parfois l'amertume de ses malheureux débiteurs ou celle de ses créanciers, qu'une lâcheté chronique forçait à accepter des retards de paiement. Quand le « Grand » vint encombrer sa porte et s'annoncer, il ne l'avait pas vu d'aussi près depuis qu'enfant il sillonnait le marché avec son assiette de morceaux de fromage. Il ne lui était plus nécessaire de courir après le client pour l'appâter avec des échantillons ; sa masse de rocher aimantait l'énergie des autres. Il lui avait suffi de tendre la main, de dire : « Bonjour Baptiste. Je suis Charlemagne. Tu me connais. J'ai une affaire à te proposer », et toute la vie avait changé, tout avait été entraîné par ces paroles vers le confort où Jean-Baptiste Ledoux se trouvait à présent, au milieu de centaines d'objets insolites et colorés.

Jean-Baptiste servit une « piquette » – le marc de raisin du pays délayé à l'eau, fabrication maison – et ils discutèrent autour de ce pauvre breuvage. D'abord, Charlemagne se débarrassa des politesses en une phrase, vite prononcée « Ça va ? La santé ? », évoqua un noyer épuisé qu'il lui donnerait comme ça, pour faire des sabots, puis il enchaîna sur le but réel de sa visite, sans même faire semblant d'écouter les débuts de réponse de son cousin. Jean-Baptiste s'était senti un

peu blessé de ce peu de considération, et la brûlure de cette courte vexation se manifesterait encore, à l'occasion d'une parole brusque de celui qui était devenu son patron. Il fallut du temps et une modification d'attitude – sincère ou calculée, cela jamais il ne chercha à l'éclaircir – par laquelle Charlemagne semblait plus attentionné, pour que ses préventions, leurs vingt ans de différence et son instinctive défiance rurale, s'estompent, et qu'il écoute vraiment ce que Charlemagne avait à proposer. Jean-Baptiste ne sut jamais à quel point sa prudence exaspéra Charlemagne, et combien celui-là dut se faire violence pour entrer à chaque visite, le sourire aux lèvres. Mais tant de patience fut récompensée. Le magasin fourretout devint l'entreprise la plus rapidement rentable du jeune homme et surtout, grâce à Ledoux, celle dont Charlemagne avait le moins à s'occuper. Un jour, Jean-Baptiste ferait lui-même les commandes, prendrait l'initiative des achats publicitaires dans les journaux de Mérides, innoverait dans la variété des articles proposés, et se révélerait un gestionnaire avisé. Il deviendrait le partenaire dont Charlemagne avait besoin.

Le temps est compté, et Charlemagne sait compter. Il passe deux fois par semaine au magasin du père Feigne, toujours élégamment vêtu mais sans extravagance. Il a observé les parents et deviné la mise qui leur ferait l'effet voulu. Alma est là, souvent – on lui a épargné le pensionnat – elle prépare son brevet élémentaire – il faut assez d'éducation pour la tenue d'une maison.

A-t-elle remarqué cette silhouette puissante, solitaire toujours, discrète malgré sa masse, cette tentative de moustache respectable, naissante et adoucie de blondeur, sur un visage de jeune homme tôt mûri, qui n'ose se tourner vers elle, s'adresse à son père – empressé, son père, et mielleux. Un bon client, donc (commande chaque semaine une variété étonnante de tissus, à se demander quel est son métier). A-t-elle exercé sur lui ses talents télépathiques, qu'a-t-elle deviné de lui? Rien : Alma ne l'a d'abord pas vu, puis, après plusieurs semaines, n'a remarqué qu'un colossal rustaud, engoncé dans

un costume de *lasting rayé*, avec manchettes et col blancs amidonnés, comme un qui ne travaillerait pas de ses mains, chaussé d'un chevreau trop fragile pour lui, surmonté d'un chapeau trop plat, manipulant nerveusement une canne en tau, minuscule entre ses larges pognes. Seul le velours côtelé du gilet lui paraît en accord avec la carrure et la carnation paysannes. De lui, Alma n'a rien cherché à savoir, le client n'alimente aucun de ses fantasmes.

Elle le sert donc sans émotion, ce jour que son père s'est absenté, que sa mère reprend les cahiers de comptes dans la pièce du fond, qu'elle doit recevoir pour eux les clients, et qu'elle salue monsieur, monsieur? «Persant.» Enchantée. Que puis-je pour vous? Elle est tellement frêle, se dit Charlemagne, et il jauge le jeune corps sous la *tournure* réduite à son arc le plus serré, les jupons et le corsage, en estime la fécondité potentielle comme il fait d'une génisse, simple déformation professionnelle, ravale ses doutes, se dit qu'il la nourrira bien, qu'elle s'élargira comme il veut, selon ses modèles, qu'elle aura plus de couleurs aux joues, mais pas trop, et qu'elle fera une mère convenable. Il pense aussi à des délices, mais tout cela est encore obscur, submergé par l'émotion de se trouver en face d'un mystère intimidant. Tandis qu'Alma s'affaire pour déplier des mètres d'organdi, Charlemagne calcule le temps dont il dispose. Tandis qu'elle consulte le petit livre où des tableaux en colonnes détaillent les correspondances des longueurs et des prix pour les quantités difficiles à calculer, il a en tête l'urgence dictée par M. Rouvillon dans une conversation récente, et cette obsession stimule les souvenirs, le moment pas si ancien qui le trouva ici, une montagne de chanvre sur les bras. «Je suis déjà venu dans votre magasin, vous savez.» Il se demande d'où lui est venue l'audace de parler ainsi. Alma sourit poliment, elle sait. «Vous êtes un client fidèle, monsieur Persant, je l'ai bien noté. Je ne peux malheureusement prendre l'initiative de vous faire une réduction, mais si vous patientez un peu, mon père ne devrait pas tarder...» Il ne s'agit pas de ça, se récrie Charlemagne vivement, je ne veux

rien, je voulais dire, enfin, j'étais là, vous ne vous souvenez probablement pas, c'était la guerre, j'étais venu ici, acheter de la toile imperméable. J'accompagnais un officier. Nous ne sommes restés que quelques minutes...

Alma lève un regard frappé, son visage soudain est mobilisé par une sensualité écoeurante. « Un officier ? Monsieur Pajaud ? » dit-elle dans un souffle mourant tandis que son cœur crie *Antoine*. Oui, dit Charlemagne avec patience, l'aspirant Pajaud, j'étais là, avec lui, à cette place précisément, vous vous souvenez ? Alma hoche la tête, son regard est projeté dans la lumière de ce matin où elle s'embrasa tout entière. Je me souviens, oui, c'est vous qui supportiez cet énorme poids ? J'ai pris pitié de vous. La scène reprend forme, elle la revoit depuis cette place nouvelle, comme si elle l'avait vécue ainsi, depuis le comptoir. Ensuite, il est parti, vous êtes partis. Avez-vous des nouvelles ? Alma a tenté de poser la question avec le plus de détachement possible, mais la phrase est sortie asphyxiée par l'angoisse, sa main a empoigné quelque chose, un bout de ruban qu'elle froisse et maltraite avec la conscience de serrer trop fort, mais il lui semble ainsi retenir son cœur dans la paume, pour ne pas qu'il tombe et roule au sol. Charlemagne échafaude en un éclair une stratégie odieuse dans laquelle il mentirait, dirait que oui, il le connaît bien, qu'il peut lui écrire, le rappeler, puis dans le même élan fulgurant, il renonce, avoue : « Je n'ai aucune nouvelle. Nous avons été séparés dès notre départ de Méricourt pour être affectés dans des unités différentes. Et puis, celle à laquelle il appartenait a été dispersée après Héricourt, d'après ce que je sais, mais je n'y étais pas, moi. Il y a quelques camarades de la région, avec lesquels j'ai gardé contact, je peux leur demander, si vous voulez. » Alma observe ce visage, bien au-dessus d'elle, elle le trouve sain et bon, elle découvre simultanément que la moustache est maigre et juvénile, qu'elle pousse mal dans cette face pouponne, elle voit les joues soulevées par une énergie rayonnante, elle saisit la beauté d'une dentition exceptionnellement solide et blanche. Dans le scintillement, serré par l'étau des paupières, dans la carrure qui la domine, elle voit l'assurance

d'une intelligence nette, le respect des contrats, la confiance. Elle acquiesce et s'entend dire, avec une voix exténuée : «Je vous en serais infiniment reconnaissante.»

Dans la succursale du *Crédit industriel et commercial*, on accueille Charlemagne avec une courtoisie glacée. Sa lettre, vérifiée par son vieil instituteur, a fait état de ses possessions et de ses projets, et la somme d'argent qu'il a versée ici un mois auparavant a produit un certain effet. Qu'il ne s'illusionne pas pourtant : son compte est bien modeste comparé à certaines fortunes du pays, les familles d'industriels bien implantées. Le directeur le reçoit donc poliment mais sans sourire, sans poignée de main, à l'anglaise. Charlemagne ne s'en offusque pas. Il n'est pas dupe, son statut est et sera toujours celui d'un paysan doué en affaires, malgré le col amidonné qui le blesse au cou. Il s'emploiera seulement à faire en sorte que les autres prennent l'habitude de faire semblant, et le fassent si bien que leur déférence deviendra le mode naturel de leurs relations. Il ne s'agit pas d'esprit de revanche sur une enfance pauvre ou de volonté de briller et de soumettre ; Charlemagne veut seulement avoir la liberté de faire ce qu'il sait faire : de l'argent. Le directeur le reçoit dans son bureau, et pour le paysan que reste Charlemagne malgré tout, malgré le toucher raide de l'amidon, l'étranglement de sa cravate, malgré la gêne de ses souliers neufs, malgré ce costume de scène qu'il a payé trop cher, sa présence ici est déjà un triomphe. Oui, il est rougissant, endimanché et raide, mais désormais, qui pourrait l'arrêter ?

Le directeur a plus de quarante ans peut-être, ses favoris sont d'un brun surnaturel et grisonnent quand ils rejoignent la moustache. À son invite, Charlemagne s'installe dans un crapaud capitonné de velours, retient la nervosité de ses paluches qui étranglent son chapeau, pour les poser avec calme sur les accoudoirs. Dans le bureau cossu où il se trouve, et derrière le directeur et son assistant, tous deux affables avec ce qu'il faut de distance, est accroché un grand tableau. Le sujet est moderne : la machinerie détaillée d'une locomotive renvoie au second plan les nuances brunes et rousses d'un paysage de campagne à l'automne. L'artiste a su évoquer la sensation de poids et de puissance de l'engin, et rendre à la perfection le chapelet de fumée blanche qui file et se dilue dans le ciel, pour simuler la vitesse de cette merveille du progrès. Le directeur capte le regard du jeune homme et explique en souriant à demi : « Un cadeau du grand groupe Talabot-Schneider dont notre établissement a financé la ligne jusqu'à la mer. » L'assistant se tourne lui aussi vers la peinture et soupire comme un amoureux au portrait de sa bien-aimée. Charlemagne comprend que l'aparté n'est pas anodin ; on veut lui suggérer des moyens qui dépassent l'échelle de ses conceptions de paysan parvenu. Mais le paysan n'est ni intimidé ni envieux. Il connaît sa valeur, l'étendue de ses talents et a mesuré l'ambition de ses projets. C'est d'ailleurs ainsi, modestement mais avec assurance, qu'il requiert l'aide de la banque.

L'assistant ouvre un classeur dans lequel Charlemagne devine un cahier de comptes, divers billets noircis de notes et une lettre qu'il reconnaît comme la sienne, et annote au crayon sur une première feuille volante les murmures de son supérieur « Nous disons huit mille francs. Nous disons cinq mille francs... », à chaque nouvelle précision de leur client, déclinée d'une voix douce – car Charlemagne sait que sa grosse voix, lancée sans contrôle, prend les accents terriens qui font sourire des gens comme ce directeur. Quand ils parviennent à la somme de cent mille francs, le directeur fait un geste pour arrêter la prise de notes de son adjoint. Il se tourne

vers Charlemagne. « Est-ce tout, monsieur Persant ? puis, sans temps mort : Voyons à présent nos garanties (son visage se plisse dans un sourire artificiel, et il incline la tête sur le côté, à la manière d'un précepteur qui va juger la copie de son élève et s'adressant ainsi à lui, plein d'une fausse bonhomie, veut le jeter dans la terreur), j'emploie le possessif "nos" par convention, mais il s'agit bien entendu des vôtres. » J'avais compris, répond Charlemagne sans impatience et surtout sans sourire. Charlemagne ne sait pas bien sourire, il sait rire, éventrer le silence par de puissants éclats, mais le sourire policé, d'intelligence et de connivence, ne fait pas partie de son langage. Le directeur extrait du dossier les feuilles, la lettre, le relevé du compte, et arrange l'ensemble sur le bureau, comme un stratège examine des cartes. Il hoche la tête : « Nous disons une pièce de terre complantée en treillages avec un bâtiment, un bon hectare, sept mille francs. Nous disons un terrain sis au hameau Biesse, vingt-sept ares, quatre cents francs... Et ce petit magasin à Saint-Elme, vous appartient-il ? Je veux dire, les murs vous appartiennent-ils ? » Charlemagne a repris son chapeau et le malaxe inconsciemment. « Non, monsieur. Il appartient précisément à un cousin. Mais le magasin, tout le fonds, est mon affaire, et elle est prospère. » Le directeur saisit une autre feuille : « Vous nous donnez ici... (Il tourne la feuille de façon à la présenter à son client) l'exercice de trois mois, effectivement satisfaisant. Est-ce à dire que les autres mois ne sont pas présentables, monsieur Persant ? » Charlemagne ignore le minuscule sourire de l'assistant, toujours penché sur ses notes interrompues. « Non monsieur, regardez mieux. C'est que l'affaire est récente. Vous avez ici le résultat des premiers mois complets d'activité. Le mois en cours promet des chiffres meilleurs encore. » Le directeur reprend la feuille pour la replacer scrupuleusement dans le dossier, à sa place : « On ne peut donc pas parler de *prospérité* (il lève un sourire apitoyé) mais d'une expérience prometteuse. Bien, bien... Nous disons donc : la ferme familiale ? Il ne s'agit pas d'une métairie ? Elle est bien à vos parents ? Vous êtes seul héritier ? »

– J'ai trois frères, mais je suis l'aîné.

– Le droit d'aînesse est aboli, vous savez. Ils auront droit à une part, j'imagine. Et les terres ?

– Six hectares sont à moi, monsieur, exclusivement. Il y a de bonnes forêts, qui rapportent cinq cents francs par an. Je possède plusieurs acres sur la route de Lyon, vers la Sourde. J'ai des troupeaux, j'ai mécanisé la fenaison et mes machines sont bien entretenues, et puis il y a l'argent que j'ai déposé ici.» Les favoris du directeur remuent, le crayon de l'assistant tapote la feuille, Charlemagne a le sentiment de parler seul dans ce bureau, face au train qui embrume son ciel. Il lui semble que le directeur l'a déjà oublié.

Il se lève, et le regard du directeur l'accompagne dans son ascension. «Écoutez, dit-il de sa voix forte revenue soudain où perce alors la rocaille du patois, il y a mon travail, voilà ce qu'il y a. Ma garantie, c'est mon travail.» Le directeur est minuscule tout à coup, et son assistant ne ricane plus. Charlemagne jette son chapeau sur le fauteuil qu'il vient d'abandonner et il présente ses mains, paumes ouvertes, ses mains énormes, larges comme des sabots de percheron. «Mon travail» répète-t-il en écartant les bras dans le prolongement de sa carrure. Le visage du directeur a blêmi. Charlemagne ne voulait pas menacer, et sa voix est restée calme, mais dans ce petit bureau, son corps massif oriente la gravité et aspire le monde à lui. «Je comprends, bredouille le banquier ; je comprends, répète-t-il sur un ton plus affermi, asseyez-vous, je vous en prie. Nous discutons, n'est-ce pas ?» Charlemagne opine et se rassoit dans le fauteuil.

Charlemagne sent un relief sous lui. Il vient d'écraser son chapeau. La discussion a changé de ton. On l'écoute. Il explique, son phrasé est posé, souple, il retrouve les contours du français pointu, de la langue de l'école énoncée lentement, dans une syntaxe sans défaut. Un autre homme que celui qui s'est dressé devant eux tout à l'heure, se disent le directeur et son assistant. Un homme intéressant.

Il lui faudra revenir pourtant, pour convaincre définitivement, avec d'autres arguments. Il lui faudra quelques mois,

car il a prévu une visite, il le leur dit, une visite sur laquelle il a misé son avenir : de l'autre côté des montagnes, la grande ville, la très grande ville, Lyon, hausse du col et veut en remonter à la capitale même. Charlemagne viendra y goûter la saveur d'un milieu qui se jette dans le feu de l'entreprise, d'hommes qui s'abreuvent aux mêmes sources que lui, qui ont foi dans le progrès et la force, oui, il y a une vitalité lyonnaise qui rencontre un écho dans la conception que Charlemagne a du monde. Cet été particulièrement.

M. Rouvillon est toujours là. La douceur de la journée a permis d'ouvrir les fenêtres de l'école communale de garçons de Saint-Elme, et Charlemagne, depuis la cour, écoute la leçon du maître. Il reconnaît certaines phrases. M. Rouvillon lit avec conviction les leçons de Jérôme, héros exemplaire des *Veillées villageoises*, personnage créé de toutes pièces par un certain Neveu-Derotrie pour l'édification de la paysannerie, apparemment inconsciente de son potentiel industriel. Jérôme est plus qu'un paysan, c'est un agriculteur des temps nouveaux, un homme à la pointe du progrès, presque un messie. Il a pour importante mission de métamorphoser l'antique fermier en cultivateur moderne. L'auteur représente son héros délivrant une parole saine et intelligente à des paysans réunis pour l'écouter, tout pénétrés de respect et avides de savoir. Le même ouvrage, incessamment réédité et mis à jour, avait déjà fait les délices du petit Charlemagne. Les jours de ces lectures-là, il rentrait chez lui, ébloui, pressé d'offrir sa nouvelle science à ses rustauds de parents. Malheureusement, l'analyse des terres d'alluvion de la Loire ou le fait que 200 kilos de bêtes sur pied mangent 148 kilos de foin, équivalents à 7,9 ares de prairie naturelle, étaient accueillis par les grognements du père et les ricanements de la fratrie. De son côté, penchée sur une couture à reprendre,

sa mère n'avait rien écouté. Le petit Charlemagne reprenait pour lui les préceptes de l'impeccable Jérôme, qui fronce les sourcils quand un de ses auditeurs a un peu forcé sur l'alcool.

Charlemagne n'a jamais imaginé son ancien instituteur autrement qu'ainsi, barbichette grise et cheveux repoussés comme une écume à la moitié du crâne, maigreux extrême et regard brillant d'intelligence. M. Rouvillon aime beaucoup Charlemagne. Son ancien élève est à la fois sa plus belle réussite et son plus cuisant échec. Tant d'espoirs étouffés par des parents butés comme des ânes. Charlemagne aurait pu aller au-delà du baccalauréat, en compagnie de jeunes nantis, il aurait pu dépasser sa condition, l'infortune de son rang; il a dû se contenter du certificat de fin d'études secondaires, passé en candidat libre avec l'aide de Rouvillon justement, réussite formidable pour un gamin de la campagne, mais tellement en dessous de ses capacités. Charlemagne n'a pas oublié l'éternel instituteur, inamovible dans sa blouse, entouré d'enfants pareillement gris qui gravitent autour de lui au milieu de la cour d'école du village. Rouvillon défroisse son visage quand son ancien élève apparaît au portail. La récréation se prolongera. Charlemagne veut se marier, c'est une jeune bourgeoise, il a besoin d'aide, n'y connaît rien, c'est compliqué, on lui assène des conseils contradictoires, il faut qu'il fasse le point. Rouvillon exulte, il propose d'occuper leur soirée de célibataires à mettre au point une stratégie, ensemble. Tout excité par la perspective d'être utile à son protégé, il en oublie de féliciter Charlemagne, et de lui demander l'essentiel.

« Elle ne te connaît pas ? » Elle m'a vu, râle Charlemagne, mais on ne s'est jamais vraiment parlé. « Et son âge ? » Charlemagne ne sait pas, il estime dix-sept ou dix-huit ans. Rouvillon demande si elle est allée à son premier bal blanc, le jeune homme l'ignore, Rouvillon grogne, c'est bien maigre tout ça, attention, il faut te renseigner. Si la petite est entrée dans le monde, il va falloir faire vite, une jeune fille comme il faut se marie dans l'année de son bal blanc, c'est peut-être